

Hubert de Givenchy, un bel héritage

(suite de la page 71) avec sa meilleure cliente, l'amena chez moi et lui dit : "C'est ici que vous vous habillerez désormais." Aujourd'hui encore, madame Mellon reste ma plus fidèle cliente.

Je ne peux croire que Monsieur Balenciaga ait disparu voici plus de vingt ans : ce qu'il a fait est si actuel ! Beaucoup s'inspirent encore de sa technique, qui était remarquable. La vraie couture, ce n'est pas de prendre un bout de chiffon et d'y coudre une fleur, c'est de savoir mettre un biais à un droit-fil, de traiter un tissu, de faire des robes qui caressent le corps. Balenciaga le disait : il ne faut jamais contrarier un tissu. Un satin a un tombé ; un jersey a un tombé différent. Donner forme à l'étoffe jaillie d'un rouleau en carton, en tirer une silhouette susceptible de bouger en suivant le corps de la femme, voilà un tour de force !

À l'époque, les défilés se faisaient sans musique aucune. On tirait un petit rideau de satin blanc pendu à une tringle pour laisser entrer le premier mannequin. Tous les passages s'effectuaient dans un silence impressionnant. Le public se demandait comment étaient faits ces vêtements qui n'avaient pas l'air de toucher le corps. "La robe doit suivre la femme, ce n'est pas la femme qui doit suivre sa robe", disait Balenciaga. Quand on voit les robes faire des bonds dans les défilés d'aujourd'hui...

J'ai assez bien connu Coco Chanel, du temps de mon amitié avec Monsieur Balenciaga : je suis même allé chez Misia Sert, la muse de Vuillard et l'amie de Diaghilev, qui avait beaucoup contribué à former le goût de Chanel. Les laques de Coromandel, les canapés dorés couverts de cuir noir, les chenets de cheminée que Coco posait sur les meubles de la rue Cambon reflétaient le style de Misia. Ou plutôt celui de son mari, le peintre catalan José-Maria Sert, le plus grand décorateur de l'époque à mes yeux. "Prête-moi tes biches en bronze", disait Chanel, et les biches quittaient la rue de Rivoli pour rejoindre la rue Cambon, à quelques pas de là. Bien sûr, Coco a su transformer ces influences, mais elle avait tendance à les passer sous silence. Misia et elle finirent d'ailleurs par se fâcher. L'allure de Chanel c'était l'allure de Sert, en décoration.

Je dînais souvent rue Cambon avec Monsieur Balenciaga. Une fois la boutique passée, on empruntait le célèbre jeu de miroirs de l'escalier pour monter à ses appartements. Chanel, qui vivait seule, n'était pas très heureuse, et Cristobal tentait toujours de la reconforter. "Raconte à Hubert tes débuts", disait-il. "Oh, tu m'embêtes, j'ai déjà répété ça cent fois." La machine, à force, se remettait en route. À chaque fois, Chanel inventait un nouveau roman, bien qu'il restât des témoins dans Paris pour la démentir : une fois lancée on ne pouvait plus la retenir. Elle parlait, parlait, parlait de peur d'avoir à retrouver sa chambre, même après qu'on l'eut embrassée, sur le trottoir de la rue Cambon... "J'ai un mal de tête épouvantable", m'avouait Balenciaga le lendemain, mais il lui restait indéfectiblement fidèle. Il lui faisait faire des promenades, l'accompagnait dans ses séjours au Golder, à Zurich : elle n'avait pas de meilleur ami.

Tout en faisant une mode aux antipodes, Chanel et Balenciaga partageaient un même raffinement. Coco portait des blouses de satin admirables, avec de vraies perles en guise de boutons. Ses repas, délicieux, étaient servis sur une table dotée d'un plateau en parquet de Versailles, et de salières en vermeil ornées de homards que le duc de Westminster avait dû lui offrir. Un soir que nous venions de finir de manger, sachant que je n'avais jamais assisté à la présentation d'une collection Chanel, Balenciaga lui dit : "Coco, tu devrais montrer à Hubert ton salon." Une fois à l'étage, elle monta sur le podium, les mains dans les poches, et fit elle-même le défilé : c'était inoubliable...

Les hommes n'accompagnaient jamais leurs femmes pour la présentation des collections, à l'époque. Chanel est la première

à avoir installé des tabourets de bar, derrière les rangées de chaises, afin d'asseoir maris et amants. Pour qu'ils ne soient pas trop attirés par les mannequins, ces dernières passaient des bas de coton blanc et des chaussures en satin. Parfois la même robe défilait cinq fois ; seule la boucle de la ceinture changeait, qu'elle soit incrustée de diamants, d'émeraudes ou de topazes.

Cristobal détestait la publicité. Les journalistes en étaient réduits à "planquer" avenue George-V et à bondir sur un habitant du quartier qui, par un étrange hasard, était presque son sosie. Ainsi, le portrait de cet homme arborant le même chapeau et le même imperméable que lui paraissait-il régulièrement dans la presse. Un jour, les journaux *Elle* et *W* demandèrent à Coco une photo de Balenciaga et d'elle. Chanel promit à Hélène Lazareff et à John Fairchild qu'ils auraient leur document. Balenciaga refusa, comme toujours dans ces cas-là. Mais Coco était têtue et le relançait à chaque fois. "Viens, on se met sur ce banc, il y en a pour une seconde : tu peux quand même faire ça pour moi !" "Pour toi, je veux bien, mais pour un journal, jamais", répliquait Balenciaga.

Coco détestait qu'on lui résiste. Sentant qu'elle allait perdre la face, elle donna à la presse américaine un article contenant les choses les plus terribles sur son vieil ami. Le personnel de l'avenue George-V parvint à cacher l'existence de ce "papier" à Balenciaga, qui ne lisait pas l'anglais ; mais quelqu'un finit par vendre la mèche. Cristobal ne put croire qu'une femme qu'il connaissait si bien, aimait et respectait si profondément, l'ait trompé. Il eut tant de peine, quand il comprit que c'était bien Chanel qui avait fait l'article, qu'il ne voulut plus jamais la voir et cessa de prononcer jusqu'à son nom. Il vida son appartement de l'avenue Marceau des objets qu'elle lui avait donnés - elle était très généreuse -, et partit du jour au lendemain pour l'Espagne. Les proches de Coco insistèrent pour que j'arrange les choses, mais c'était peine perdue : elle l'avait blessé pour l'éternité.

Ces amitiés font partie de ma vie. Au même titre que les liens que j'ai pu nouer avec Audrey Hepburn et quelques-unes de mes clientes. Notre relation ne se limite pas aux robes : j'apprends beaucoup en les regardant vivre, recevoir, sortir. La bibliothèque que madame Mellon a rassemblée sur les jardins m'a ainsi aidé pour ma maison du Cap-Ferrat, une tour sarrazine transformée en bergerie. Son ancien propriétaire, mon ami Rory Cameron, avait conçu des terrasses en espaliers descendant jusqu'à la mer. Quand tout le monde les arrachait pour agrandir sa vue, il avait eu l'intelligence de garder les oliviers plusieurs fois centenaires qui les protégeaient du soleil, comme dans la Grèce ancienne. Un micro-climat permettant aux agrumes, aux cactées et aux tubéreuses de s'épanouir, j'ai ajouté des petits avocats *mexicano* tout noirs aux bulbes rapportés d'Inde et d'Iran par Rory. J'ai même fait pousser des bananiers qui donnent de délicieux petits fruits.

Si je devais choisir une forme sous laquelle revenir, ce serait un labrador : j'aime tellement le mien que je crois qu'on m'aimerait beaucoup. C'est une race merveilleuse, fidèle et affectueuse, qui crie très peu et se montre d'une gentillesse inouïe avec les enfants. Ou bien je recommencerais ma vie en arbre outre-Manche. Les Anglais comprennent mieux que personne les arbres.

Que Monsieur de Givenchy se rassure, le cas ne se posera pas avant bien longtemps. La terre connaîtra d'autres saisons, et l'avenue George-V d'autres collections. Lui-même se prépare déjà à organiser la rétrospective Balenciaga que le musée Galliera présentera en 1998, tandis que ses studios s'apprentent à aborder le troisième millénaire. De mémoire de rose, disait déjà Fontenelle, on n'a jamais vu mourir de jardinier. **CLAUDE ARNAUD**